



T'entends ?

Une autre question fréquente à propos de la communication avec le cheval concerne l'emploi de la voix : le cheval comprend-t-il les mots ? Au quotidien, l'être humain affiche une dépendance quasi absolue au langage. Pour communiquer avec le cheval il se trouve dépourvu de ce formidable outil qui le caractérise et qui le définit à bien des égards. Ceci dit, beaucoup de personnes parlent à leurs chevaux, et il est communément admis que le cheval est capable d'apprendre le sens d'un répertoire réduit de mots : pas, trot, galop et « ohhhh làààà » pour l'arrêt. On parle souvent de « dresser le cheval à la voix ». Les meneurs emploient aussi des signaux vocaux pour indiquer aux chevaux d'attelage la direction : droite, gauche. J'ai cependant l'impression que, malgré les apparences, le cheval ne comprend strictement rien aux mots. Le monde du cheval est un monde de silence. Quand on parle au cheval, notre corps exprime, à notre insu, l'émotion, le sentiment, le sens en quelque sorte, derrière les mots. Les mots sont pour nous et nous seuls, et parfois le fait de s'exprimer avec des mots peut aider le corps à adopter la position ou les gestes qui véhiculent le sens voulu.

L'exercice classique pour faire comprendre ceci aux élèves consiste à leur demander, pendant le travail en liberté ou en longe, de remplacer, par exemple, la commande parlée « au pas » par les mots « au trot », mais avec la même intonation. Ou bien « au jardin », ou toute autre chose. Le cheval passe au pas quel que soit le mot employé. L'intonation est plus importante que la phonétique. Et puisque l'intonation est proche de la musique, elle est plus proche de la danse : c'est bien le corps qui parle ! Il est quand même important que les élèves les plus loquaces apprennent à se taire pour mieux se focaliser sur les signaux émis par leurs corps, et pour mieux prendre conscience de l'importance primordiale des gestes et des postures.

Une autre preuve : pendant le travail à pied, quand le cheval arrive à comprendre une demande du dresseur, pour des transitions par exemple, celui-ci peut avoir tendance à exprimer sa satisfaction par des expressions telles que « bieeeen », « voilàààà », « braaaaave cheval ». Assez souvent, le cheval va interpréter ce genre d'expression comme une demande d'arrêt, si la vocalisation du dresseur s'accompagne du même type de décontraction usuellement employée avec l'expression « ohhh lààà ». Il est clair que le cheval écoute davantage cette décontraction que le son émis.

En fait, quand on dit que le cheval est « dressé à la voix », on devrait dire que le dresseur (comme tous les humains) est dressé à la voix : c'est son corps, en non pas celui du cheval, qui obéit aux mots.

J'ai cependant un petit doute concernant la compréhension ou non par le cheval des mots ; en effet, le cas de l'attelage m'interroge car le cheval n'a pas la même visibilité du meneur que du dresseur à pied. Je pense quand même que c'est le contact des guides, même infime, qui prédomine, et je ne serais pas du tout étonné d'apprendre que le cheval est capable de percevoir et d'interpréter les attitudes du meneur même à distance et même sans visibilité optimale.

S'il s'avérait que le cheval était capable de comprendre certains mots, ce serait plutôt de par leur musicalité. Mais tous, cavaliers et dresseurs, savent que c'est toujours le geste qui prédomine. Il faudrait aussi tenir compte de la nature vibratoire du son ; quand le cavalier prononce le son caractéristique de ohhhhh pour l'arrêt, son corps vibre. Je pense que le cheval est plus sensible à cette vibration corporelle qu'au son même.

J'ai parfois entendu dire (sérieusement) que le cheval comprend mieux l'allemand, qui serait plus abrupt, plus clair, plus facile à interpréter. C'est parfaitement idiot, bien sûr ! Les français perçoivent souvent l'allemand comme une langue « dure », en partie sans doute à cause des restes de la longue histoire conflictuelle entre les deux pays, mais plus objectivement parce que certaines combinaisons de sons et surtout certaines intonations de l'allemand ressemblent à d'autres sons et intonations qui en français auraient des connotations brusques ou agressives. Pour des raisons similaires, l'italien est souvent perçu comme une langue douce et musicale. Il est fréquent d'entendre dire que l'italien est parfait pour des chansons d'amour mais l'allemand pas du tout. L'anglais, pour sa part, serait idéal pour la technologie. (Et quoi dire des affirmations patriotiques que le français c'est juste parfait pour tout ?) La réalité linguistique est toute autre : aucune langue n'est mieux bâtie qu'une autre pour quelque utilisation que ce soit. Dire le contraire supposerait qu'un peuple en particulier serait plus adapté qu'un autre à ressentir, et donc à exprimer, certaines émotions, par le simple hasard de posséder telle ou telle langue maternelle. Il y avait, dans les années 1940-1950, une théorie linguistique (la théorie dite Sapir-Whorf) qui proposait quelque chose de la sorte. Ayant constaté que la langue des amérindiens Hopi n'avait pas de structures explicites se référant au temps (passé, présent, futur), Whorf conclut que de ce fait ces indiens ne pouvaient pas conceptualiser le passage du temps comme les peuples qui parlent une langue européenne. Cette théorie, d'implications profondément racistes, fut rapidement démolie par Noam Chomsky,

l'inventeur de la linguistique moderne, et par de nombreux scientifiques des générations suivantes, comme Steven Pinker dernièrement¹⁴.

L'idée que notre langue exerce une influence importante sur notre vision du monde continue, cependant, à jouir d'une acceptation très large, peut-être à cause de l'attachement irraisonné que certaines personnes ressentent par rapport à leur culture de naissance, même s'ils n'ont contribué en rien au développement de cette culture, et peut-être juste parce qu'il est facile d'imaginer que sans langage nous ne sommes pas grand-chose. Comme justification de l'hypothèse Sapir-Whorf on entend souvent un commentaire sur le fait que les esquimaux ont beaucoup de mots pour « neige » tandis que nous n'avons qu'un seul. Comme si cette restriction linguistique nous empêchait de conceptualiser les subtilités du climat arctique. Ce serait ignorer le fait que si jamais le climat change de telle façon que nous avons besoin de beaucoup de mots pour « neige », ces mots vont apparaître dans la langue de la même façon que le mot « téléphone » est apparu quand cet appareil a été inventé. L'absence du mot « téléphone » dans nos langues n'a nullement empêché l'invention de cette technologie. La langue ne conditionne en rien la culture d'une communauté. Elle s'adapte automatiquement et quasi instantanément aux besoins d'expression de la culture d'une communauté. C'est l'un des caractéristiques les plus extraordinaires du formidable outil qu'est le langage.

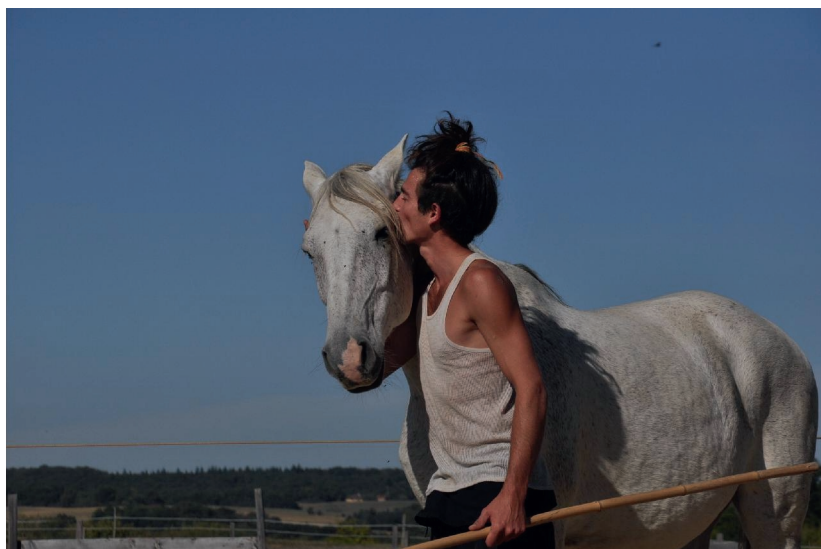
Les enseignants des langues étrangères doivent faire très attention à ce que leurs élèves puissent assimiler les intonations —la musicalité— de la langue cible et pas seulement ses structures. Ce point, souvent négligé, est d'autant plus important dans un contexte d'intégration de personnes dans un pays hôte ou dans un environnement de travail multiculturel, car si une personne utilise correctement les structures de la langue cible mais garde les intonations de sa langue maternelle, ceci

¹⁴ The Language Instinct – Steven Pinker – 1994

donne souvent lieu à des incompréhensions, l'étranger étant perçu comme impoli ou agressif, alors que ces attitudes ne reflètent pas sa véritable attitude.

Pour un allemand, sa langue est juste normale, sans aucune connotation de brusquerie. Idem pour les italiens, qui ne se considèrent pas plus prédestinés à la chanson d'amour que leurs voisins, ni plus handicapés au niveau technologique. En ce qui nous concerne, puisque le cheval n'a aucun *a priori* linguistique, ne parlant aucune langue avec laquelle comparer l'allemand, il est clair que, même dans le cas improbable où il consent à reconnaître des mots, la langue d'expression de ceux-ci lui est parfaitement égale.

Ceci dit, examinons la question d'un angle légèrement différent. On peut facilement imaginer le dresseur qui, dans l'optique d'améliorer sa crédibilité auprès de son cheval, adopte une expression inspirée, plutôt inconsciemment, de l'image de l'allemand véhiculée par les films de guerre. Il aura l'impression que c'est le changement d'expression verbale qui produit l'effet voulu, tandis que dans la réalité c'est plutôt son travail, souvent inconscient, de comédien. Encore une fois, le cheval est surtout réceptif à la présence scénique, artistique. (On pourrait quand même suggérer des scénarios de film plus harmonieux.)



Grammaire

Pour les élèves je trouve utile d'identifier un petit nombre de ce que j'appelle des « règles de grammaire » régissant la communication avec le cheval, toujours par analogie avec le langage humain. En fait il ne s'agit que de quelques principes qui sous-tendent la construction d'un système qui peut éventuellement s'apparenter à une véritable grammaire. Si je propose un si petit nombre de ces « règles grammaticales », cela ne veut pas dire que la communication corporelle avec le cheval soit aussi facile. Le nombre de règles est très réduit pour deux raisons. Tout d'abord, ces règles ne constituent qu'une sorte de tronc commun élémentaire, à partir duquel chaque dresseur va élaborer son propre dialecte, avec sa propre grammaire beaucoup plus complète mais spécifique de ce couple dresseur-cheval. (Pour rester dans l'analogie avec le langage humain, imaginez que, même si tout le monde en France parle un français de base, il existe des dialectes spécifiques à

chaque région. Ensuite, une telle grammaire corporelle est si complexe qu'il serait impossible de la formaliser utilement.

Même dans le langage humain, il n'existe aucun manuel de grammaire exhaustif pour aucune langue. Bien sûr, les manuels scolaires nous indiquent comment conjuguer les verbes et construire des phrases élémentaires. Mais il n'existe aucune description complète de toutes les articulations possibles de tous les éléments qui contribuent à donner tout leur sens au nombre infini de phrases que peuvent produire les humains. Il y a deux raisons pour cela. Premièrement, chacun utilise la langue d'une façon qui lui est propre, ce que les linguistes appellent leur « idiolecte ». Son idiolecte identifie une personne aussi précisément que ses empreintes digitales ! Un petit exemple : tout le monde se rend compte que sa façon de dire quelque chose est aussi importante que les mots utilisés. L'intonation peut changer complètement le sens d'une phrase. Or aucun manuel de grammaire ne pourrait décrire mieux que très approximativement le mécanisme qui détermine la relation entre ton et mots, ce que les linguistes appellent « prosodie ». Un autre exemple : demandez à n'importe quel français la différence entre les expressions « en revanche » et « par contre ». Les avis divergent. Pour certains, il y a une différence, pour d'autres, il n'y en a pas. Pour certains, l'une des expressions est incorrecte, pour d'autres, non. Il est important de comprendre que tous ont raison !

Les mots, les expressions, n'ont pas de sens intrinsèque : le seul sens d'une phrase est le sens qui est effectivement communiqué entre celui qui parle et celui qui écoute. Il n'y a pas de bonnes réponses. Les manuels de grammaire ne peuvent que décrire une espèce de tronc commun, une espèce de consensus qui permet une intelligibilité basique quasi universelle entre ceux qui parlent la langue en question ; ils ne peuvent pas aller plus loin. L'incroyable puissance du langage permet une profondeur de nuance infinie, et j'utilise l'adjectif « infinie » dans son sens mathématique pour dire qu'il n'y a pas de fin. C'est bien pour cette raison qu'aucun manuel de grammaire ne pourrait jamais

prétendre être exhaustif. N'oublions pas non plus qu'une langue change tout le temps. Le français d'aujourd'hui n'est pas celui d'hier. Le changement est l'une des propriétés intrinsèques du langage.

L'une des différences majeures entre le langage humain et le système de communication avec le cheval (ou « langage corporel », par manque d'un meilleur terme) concerne la nature combinatoire des éléments du langage. Les sons (phonèmes) se combinent pour construire des mots, qui se combinent pour former des phrases. Les phonèmes n'ont pas de sens, mais on les associe pour former des mots qui, eux, peuvent avoir un sens. (Certains représentent directement des objets concrets, des actions ou des idées abstraites, tandis que d'autres assurent la cohérence de la phrase). Enfin, les mots s'alignent pour former des phrases. Et le tout, comme on a vu, s'opère dans la musicalité de la prosodie, qui peut modifier le sens considérablement. L'extraordinaire puissance du langage s'explique par le fait qu'il n'y pas de limite au nombre de combinaisons possibles. Autrement dit, on peut dire ce qu'on veut. Autrement dit, toutes les conversations sont différentes. À la différence du langage humain, le langage corporel ne se décompose pas en éléments distincts comme des phonèmes ou des mots. (C'est analogique au lieu de numérique, pour employer une autre analogie très approximative.) Pour cette même raison, toute approche mécanistique du travail avec le cheval trouvera vite ses limites, comme nous allons le voir.

L'autre différence importante entre notre système dominant de communication et celui qu'on utilise pour « parler » aux chevaux est le résultat, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, de notre perception du temps. Notre capacité à voyager mentalement dans un temps futur nous permet de planifier, de prévoir et surtout d'étudier de multiples hypothèses. Cette capacité couplée à la puissance combinatoire du langage nous permet de partager des informations, de bâtir des analyses, des stratégies, des projets sur le long terme, même au travers des générations successives, au début oralement et ensuite par

l'écriture. Le langage nous offre ce que j'appelle une capacité d'élucidation réciproque illimitée. Autrement dit, quand je lui explique quelque chose, mon interlocuteur peut répondre pour m'interroger sur l'un des points relevés. Il peut le corriger. Il peut l'étayer. Il peut suggérer un point que j'aurais oublié. Il peut le comparer à une autre situation. La conversation peut prendre un nombre infini de directions possibles. Cela peut durer très longtemps. On peut la reprendre le lendemain, ou même le mois prochain. C'est cette incroyable capacité exploratrice qui a permis à l'homme de développer ses technologies, de sonder scientifiquement les mystères de l'univers, de dominer la planète, de soigner les malades, de fabriquer des armes de destruction massive... Comme je disais : la pomme d'Ève.

S'il est impossible de formaliser exhaustivement les mécanismes qui gouvernent l'étendue d'expression du langage humain, à plus forte raison il serait illusoire de vouloir proposer plus que quelques principes élémentaires pour le mécanisme du « langage » corporel inter-espèces. Ce qui ne veut pas dire que ce mécanisme n'existe pas, ou qu'il soit rudimentaire ou imprécis. Bien au contraire !

Il existe de nombreux livres sur le « langage du corps », prétendant aider le lecteur à améliorer l'impression qu'il donne aux autres, soit dans un contexte professionnel, soit pour un objectif de « développement personnel ». Ils soulignent la façon dont nos gestes et nos postures peuvent corroborer ou bien trahir nos mots. Mais force est de constater que la plupart de ces livres tombent dans le piège d'imaginer que cette communication obéit aux mêmes principes que le langage des mots : à chaque posture une signification. Par exemple, ils nous expliquent qu'avoir les bras croisés signifie être fermé (alors que peut-être simplement on a un peu froid ou mal au coude), que le fait de se gratter le nez signifie le doute (alors qu'il peut s'agir d'une poussière qu'on souhaite évacuer). Mais le vrai problème avec de telles formules est tout simplement qu'ils prennent le problème à l'envers. Ce n'est pas en décroisant les bras que l'on obtient l'ouverture, même si, peut-être (et

c'est un énorme « peut-être »), on risque effectivement de décroiser les bras en s'ouvrant davantage.

Il est certain que nos gestes et postures, notre « langage corporel », renseigne sur notre état d'esprit. Mais ces informations ne sont pas déchiffrables à l'aide d'une espèce de « dictionnaire de gestes ». Même avec le langage parlé, un dictionnaire seul ne suffit pas à déchiffrer le message : tout dépend du contexte, du ton, de la formulation. Imaginez, donc, avec le langage corporel entre les humains, qui, comme nous avons vu, ne se décompose pas en éléments porteurs d'une unique signification. Tout y est fluide, comme lors d'une danse involontaire. (Les danseurs, d'ailleurs, apprennent le travail avec le cheval à une vitesse vertigineuse.) Enfin, si le langage corporel qui opère entre nous êtres humains résiste à toute analyse formelle, quoi dire de celui qui permet la communication avec le cheval, puisque les deux parties ne partagent même pas la même morphologie ?

En regardant le travail d'un très bon dresseur face à un ou plusieurs chevaux dans le rond de longe, nous sommes frappés par le peu de mouvement qu'il effectue en demandant des airs parfois spectaculaires. Les chevaux sont visiblement sensibles à quelque chose que nous ne sommes pas capables d'identifier. Certains de mes élèves débutants arrivent eux aussi à demander à un cheval des transitions ou des arrêts sans bouger. L'observateur a parfois l'impression que le cheval lit dans les pensées du dresseur. Le dresseur aussi, qui sera le plus souvent incapable de décrire la manière dont il obtient ces réponses. Bien que je sois extrêmement circonspect quant aux fréquents fantasmes d'ordre parapsychologique concernant nos relations avec le cheval, des chercheurs sérieux se sont penchés sur la question de la télépathie avec les animaux, avec des résultats pour le moins intrigants¹⁵. Dans tous les cas, que le cheval soit sensible à des micromouvements que nous

¹⁵ Rupert Sheldrake – Les pouvoirs inexplicables des animaux – 1999

effectuons à notre insu est tout aussi remarquable. Ce qu'il faut comprendre c'est qu'aucune méthode, aucune liste de consignes explicites, aucune tentative de dictionnaire gestuel, ne peut donner plus que des indications sommaires sur le fonctionnement de la communication gestuelle avec le cheval. La seule façon de construire cette compréhension consiste à travailler avec le cheval. On observe comment sa façon de réagir à nos mouvements, et on les adapte en cohérence avec ces réponses. Avec le temps, beaucoup de temps, avec la pratique, beaucoup de pratique, on se rend compte que notre corps, quasiment à notre insu, à assimilé assez d'informations pour que cela fonctionne. Citons Jean-Claude Racinet, selon moi le commentateur le plus perspicace sur l'équitation « savante » : « *La science équestre ne peut pas remplacer le tact et le bon sens. [...] À Cheval, connaître, c'est avoir ressenti, et celui qui n'a jamais monté à cheval ne pourra strictement rien comprendre à un traité d'équitation, fut-il écrit dans la langue la plus claire et la plus logique.* »¹⁶

Apprentissages

Pour rester sur les analogies avec le langage humain, il est intéressant de comparer l'apprentissage de l'équitation avec celui d'une langue. D'abord constatons que les enfants apprennent l'équitation beaucoup plus rapidement que la plupart des adultes, ce qui est aussi vrai pour les langues. Pour les langues, c'est biologique : les connexions neuronales responsables de l'acquisition d'une langue sont redéployées à d'autres fonctions vers l'âge de dix ans, ce qui explique que quand on apprend une langue à l'âge adulte on n'atteint jamais une compétence parfaite. (Je parle d'expérience !) Pour l'équitation c'est un peu différent : au fur et à mesure que croît notre dépendance au langage en grandissant,

¹⁶ Jean-Claude Racinet, Trente-cinq propositions insolentes pour comprendre l'équitation – 2005